Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 104 (2006)

Artikel: Histoire d'un mobilier funéraire
Autor: Magnusson, Carl / Huguenin, Claire
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-836103

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Histoire d'un mobilier funéraire

Carl Magnusson, avec la collaboration de Claire Huguenin

Souvent détruites ou endommagées lors des transformations et reconstructions de l'édifice, parfois profanées, fût-ce involontairement, par les Bernois dès 1536, nombreuses sont les tombes de la cathédrale-nécropole de Lausanne à avoir été exposées aux vicissitudes de l'histoire[1]. Pourtant, diverses campagnes de fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour des sépultures intactes, principalement en 1880 (sous la direction d'Albert de Montet) et en 1909-1912 (sous la direction de Marius Besson, Eugène Bron et Albert Naef)[2]. Certaines de ces sépultures contenaient une série d'objets, véritable mobilier funéraire accompagnant la dépouille du défunt[3]. De nature, d'époque et d'origine variées, ces objets forment un ensemble assez hétéroclite. Il s'agit principalement de fragments de vêtements[4] et de restes d'objets liturgiques, plus ou moins bien conservés, qui témoignent de la qualité d'ecclésiastique du défunt[5]. Ainsi, nous traiterons ici de l'ensemble des vestiges exhumés, à l'exclusion de ceux trouvés dans les tombes du cloître, dont la valeur artistique est minime. Parmi ce mobilier funéraire, c'est au Moyen Age qu'il convient de rattacher les pièces les plus significatives : croix pectorale, calices, crosses, mitres, anneaux et chaussures. Ces spécimens proviennent pour la plupart de tombes d'évêques dont l'identité a pu être établie dans quelques cas, avec plus ou moins de certitude. C'est ainsi que l'on a pu attribuer les trois sépultures ayant livré les découvertes les plus intéressantes, respectivement à Amédée de Hauterives, dit saint Amédée (1144-1159), à Roger de Vico Pisano (1178-1212, † 1220) et à Berthold de Neuchâtel (1212-1220). Sur le plan historique, le grand avantage de ces attributions est la possibilité de dater les pièces trouvées, approximativement, de l'époque du décès des personnes inhumées.

Fig. 44. Croix « ABRACA », face principale, VI-VIIe siècles.

Une croix du premier millénaire

Très remarquée depuis sa découverte, la fameuse croix-amulette dite « ABRAXA » ou « ABRACA » (30969 ; haut. 9 cm, boucle comprise ; larg. 8,3 cm), trouvée le 29 décembre 1910 sur la poitrine d'un squelette reposant dans une tombe anonyme située dans le collatéral nord du chœur (n° 128 / actuel n° 49)[6], est sans conteste l'objet le plus ancien et le plus énigmatique du mobilier funéraire de la cathédrale de Lausanne (fig. 44). Découpée dans une mince plaque d'argent, cette croix pectorale qui reproduit un type grec légèrement patté, dont les angles inférieur gauche et supérieur droit des bras transversaux manquent, accuse de nombreuses restaurations sous la forme de soudures. Son décor gravé et niellé présente une série de croix de tailles différentes, dont certaines servent, « selon un usage fréquent des talismans » comme l'écrit Waldemar Deonna, à ponctuer une inscription aux vertus magiques et prophylactiques[7]. Celle-ci se déploie de manière égale sur les deux faces et dérive peut-être du thème bien connu de l'*Abracadabra* ou de l'*Abrasax*. Deonna en conclut que cet objet, à la valeur amulétique évidente, « appartient à la catégorie des croix religieuses et protectrices, nombreuses dans les tombes du christianisme primitif »[8]. Il conçoit toutefois, compte tenu de la longue postérité de la formule magique en question, que l'exemplaire de Lausanne puisse être de fabrication plus tardive, des VIIe-VIIIe siècles ; en cela il

rejoint l'avis de Marius Besson[9]. Toutefois, une étude épigraphique plus récente de l'inscription tend à dater, de manière convaincante, l'objet des VIe-VIIe siècles[10].

Deux sépultures épiscopales et leur riche mobilier funéraire

Une année après la découverte de la croix-amulette, le 4 décembre 1911, les archéologues exhument deux prestigieuses tombes, alignées côte à côte et situées dans la sixième travée de la nef. Fait exceptionnel, il apparaît d'emblée qu'elles ont échappé aux déprédations liées à la Réforme, et qu'elles sont attribuables, sur la base des indications contenues dans le *Cartulaire* et dans le *Manuscrit de Moudon*, à Amédée de Hauterives (n° 165 / actuel n° 19) et à Berthold de Neuchâtel (n° 164 / actuel n° 18)[11]. L'ouverture et l'exploration de ces sépultures, le 9 décembre de la même année, devant une assemblée comptant un grand nombre d'hommes politiques et de savants[12], ont fourni quelques-unes des pièces les plus intéressantes du mobilier funéraire de la cathédrale de Lausanne. En effet, sous les dalles recouvrant les tombes, reposaient les dépouilles des deux évêques, revêtus d'habits sacerdotaux et accompagnés d'une crosse, d'un anneau et de quelques instruments liturgiques.

Amédée de Hauterives († 1159)

Consigné dans le *Journal*, le procès-verbal[13] relatant l'ouverture de la tombe présumée de saint Amédée représente le témoignage le plus éloquent qui nous soit parvenu de la découverte. Il révèle premièrement que la tombe était à moitié remplie d'une boue qui avait dû y pénétrer par un trou au moment de la construction de l'église actuelle. Il dresse ensuite l'inventaire complet des trouvailles et indique, relevé à l'appui (fig. 45), leur disposition au sein de la tombe – l'ensemble de ces constats est confirmé par des photographies prises le jour même.

« Les os, les vêtements et les objets que l'on aperçoit, sont en partie noyés dans cette boue qui est craquelée et qui semble avoir été très liquide, au moment où elle a envahi le tombeau.

La crosse de l'évêque est très bien conservée, ainsi que sa volute et ses garnitures ; l'extrémité inférieure, sur 0,42 [m] de longueur, est presque réduite en poussière, mais reconnaissable ; elle est en bois, d'un dessin roman. Deux phalanges de la main droite reposent sur la crosse [...]. La main gauche devait tenir une baguette[14], également en bois, d'une longueur d'environ 1 m 10, malheureusement moins bien conservée, surtout dans la partie inférieure. A proximité de la main gauche, il y a un calice en étain, renfermant de la boue, incomplet et en partie décomposé, de 0,10 [m] de diamètre environ.

» Le crâne, orienté à l'ouest, semble entièrement réduit en poussière ; on n'en aperçoit aucune parcelle. A l'emplacement de celui-ci, on voit un amas confus d'étoffes, où l'on distingue la forme pointue d'une mitre, ainsi que des fragments de galons brodés. Sous les restes de la tête, apparaissent les débris d'un coussin.

» Les vêtements, de la ceinture à la tête, quoique très décomposés, sont visibles avec leurs plis ; plus bas, à l'exception de deux vestiges paraissant faire partie des chaussures et où l'on distingue encore des dorures[15], ainsi qu'un fragment de verroterie, ils ont été noyés dans la boue. »

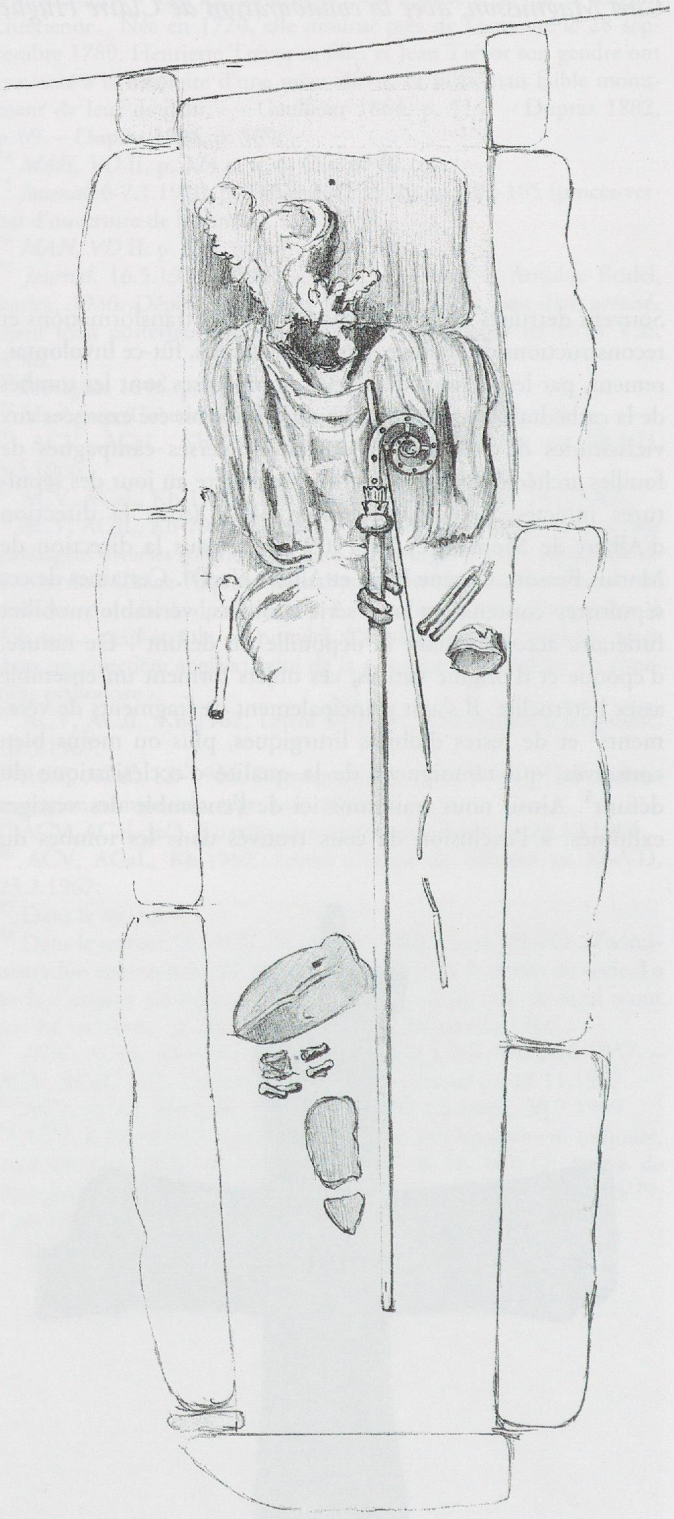

Fig. 45. *Journal*, 1911, fol. 218v, « Sépulture 165 », relevé de la tombe d'Amédée de Hauterives, mine de plomb.

Une crosse en bois

Malgré les mauvaises conditions de conservation, certaines pièces ont pu être sauvées. Parmi celles-ci figurent les restes de la crosse (58005[16], long. 112 cm), actuellement très fragilisés et sensiblement détériorés depuis sa découverte en 1911 (fig. 46). La tige porte encore des traces de peinture, sous la forme d'anneaux blancs, et la partie supérieure se compose d'un nœud sphérique légèrement aplati, surmonté d'un décor floral d'où s'échappe un crosseron à volute. L'enroulement de ce dernier, orné de rosaces peintes, était à l'origine étrésillonné par trois tenons – dont il ne subsiste qu'un exemplaire – et se termine par une tête de dragon. Joseph Braun, spécialiste réputé des vêtements et instruments liturgiques, sollicité par Marius Besson pour examiner le mobilier funéraire des tombes d'évêques découvertes dans la nef, data l'objet, sur la base de photographies, entre 1150 et 1200, intervalle englobant la mort d'Amédée de Hauterives[17].

Fig. 46. Crosse d'Amédée de Hauterives, 1150-1200.

Un calice en étain

De la boue, on a également pu retirer le calice (58006, haut. parties originales 8,8 cm) disposé près de la main gauche de la dépouille (fig. 47). Exécuté en étain, il est partiellement décomposé ; seuls subsistent le nœud et une partie importante de la coupe[18]. De même matière et de dimensions similaires, le calice trouvé lors des fouilles dans la cathédrale Saint-Pierre de Genève, auprès de la dépouille de l'évêque Jean Courtecuisse, mort en 1423, présente des altérations fort similaires. D'un point de vue typologique – et malgré les trois siècles qui les

Fig. 47. Calice d'Amédée de Hauterives, XII e siècle.
Etat en 1974 avant restauration, avec la coupe posée sur son pied de 1911.

séparent – les deux spécimens de Lausanne et de Genève se révèlent proches l'un de l'autre par leur aspect trapu et, surtout, par une ornementation réduite à son plus simple appareil. Le décor du calice trouvé dans la tombe de saint Amédée se restreint en effet à un nœud en forme de sphère aplatie, enserré par deux anneaux, et à un double filet horizontal incisé dans la coupe. Cette dernière, à bord légèrement évasé, présente une morphologie romane primitive. Sa forme l'apparente à un vaste ensemble de petits calices funéraires – en majorité des calices de voyage convertis à la mort de leur propriétaire – issus de tombes d'évêques inhumés du Xe au XIIe siècle. Toutefois, son diamètre (10 cm) excède de beaucoup celui, en moyenne de 5 cm, qu'affectent les calices miniatures classiques, représentés, notamment, par le spécimen du XIe siècle découvert lors de la démolition de l'église de Moutier-Grandval en 1859[19]. Par conséquent, même si les circonstances entourant la création du vase nous échappent, il est peu probable que celui-ci, compte tenu de ses trop grandes dimensions, ait été conçu pour accompagner saint Amédée dans ses pérégrinations. Peut-être faisait-il plutôt partie de cette catégorie de calices en étain non consacrés, conservés dans les églises à côté des vases plus précieux et destinés à être inhumés avec l'officiant à la mort de celui-ci. Il semblerait

Fig. 48. Anneau épiscopal d'Amédée de Hauterives, XII e siècle.

que l'usage de déposer ce type précis de calice aux côtés de la dépouille ait été progressivement introduit à partir du XIIe siècle seulement, soit peu avant la mort d'Amédée de Hauterives[20].

Une mitre rare

Autre découverte de tout premier ordre, les importants restes de la mitre (58083 ; haut. 17,2 cm, 58 cm avec les fanons) coiffant la dépouille (planche 4.a). A partir des orfrois (larg. 6 cm) récupérés – fragments en soie et fils d'or provenant du *circulus* (pourtour 57,5 cm), des deux *tituli* (haut. 10,5 et 11,2 cm) et des galons des fanons – une reconstitution de l'objet a été tentée en toile de lin. Les mitres conservées du XIIe siècle sont extrêmement rares. La Santissima Trinità de Florence et la cathédrale d'Anagni en possèdent, respectivement, un et deux exemplaires, dont la hauteur varie entre 19 et 22 cm. En comparaison, les proportions de la mitre de saint Amédée paraissent légèrement plus ramassées, peut-être le fait d'un type plus ancien. Les motifs du *circulus* et des *tituli* reproduisent, sur fond d'or, des animaux fantastiques, des éléments végétaux et géométriques, dans une technique caractéristique de la production sicilienne au Moyen Age. Les galons des fanons, moins bien conservés, formant un dessin en zigzag, semblent être plus anciens et dater du XIe siècle[21].

Fig. 49. Tombe de Berthold de Neuchâtel, détail de la partie inférieure avec les chaussures portées par le défunt.
Photographie Paul Vionnet, décembre 1911.

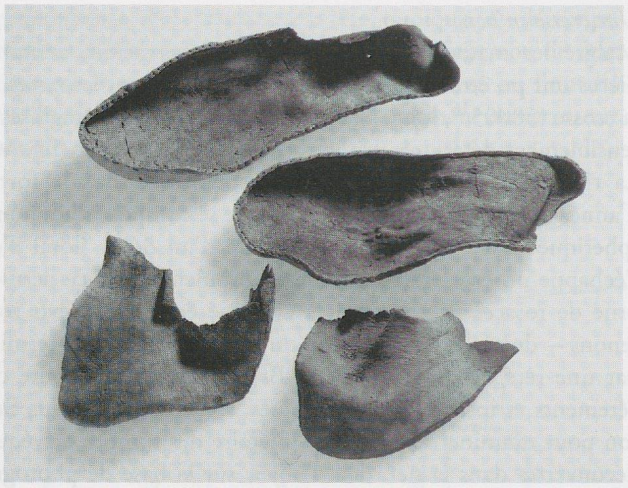

Fig. 50. Fragments des chaussures funéraires de Berthold de Neuchâtel, XIII e siècle.

Un anneau épiscopal

A part les rares lambeaux de tissu qui ont pu être récupérés des vêtements habillant le saint évêque[22], il convient également de signaler l'existence d'un anneau épiscopal (58003, diam. ext. 2-3 cm), découvert en explorant la boue contenue dans la tombe (fig. 48). Il s'agit d'une bague en or dont le chaton, ovale, est serti d'une émeraude en cabochon retenue par quatre griffes.

Berthold de Neuchâtel († 1220)

Toujours le 9 décembre 1911, mais plus tard dans la journée, on procède à l'ouverture de la sépulture présumée de Berthold de Neuchâtel[23], également documentée par une photographie d'époque (fig. 49). Ayant fourni quelques pièces de tout premier ordre à l'étude du mobilier funéraire de la cathédrale, l'ouverture de cette tombe n'a pourtant pas suscité le même engouement que les découvertes exceptionnelles de la sépulture d'Amédée[24]. Ainsi, le procès-verbal signale quelques restes d'un coussin servant à soutenir la tête de l'évêque, des fragments de vêtements, une poussière d'étain – très probablement les restes d'un calice – et la tige (long. 90 cm) d'une crosse dont le crosseron, qui semble avoir été également en étain, est décomposé. Les éléments les mieux conservés, et les seuls à avoir été sauvés hormis quelques lambeaux de tissu[25], sont des chaussures en cuir (58007[26] ; long. 24 cm) et un anneau épiscopal (58004, diam. ext. 2-4 cm) trouvé à proximité de la main droite. Les premières ne présentent aucun signe d'usure, aussi faut-il supposer qu'elles n'ont jamais servi à Berthold de Neuchâtel de son vivant. En outre, ces chaussures, montantes et moulantes à l'origine, ont dû être découpées à hauteur de la cheville pour permettre de chausser les pieds rigides du défunt[27]. Elles sont datées entre 1180 et 1250 par Joseph Braun ; compatible avec la date de la mort de Berthold[28], cette fourchette chronologique a été confirmée lors d'une analyse récente (fig. 50). L'anneau, en or, est muni d'un chaton rectangulaire soutenu de part et

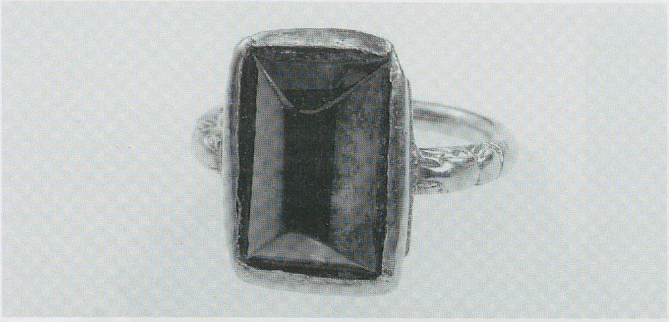

Fig. 51. Anneau épiscopal de Berthold de Neuchâtel, XIII e siècle.

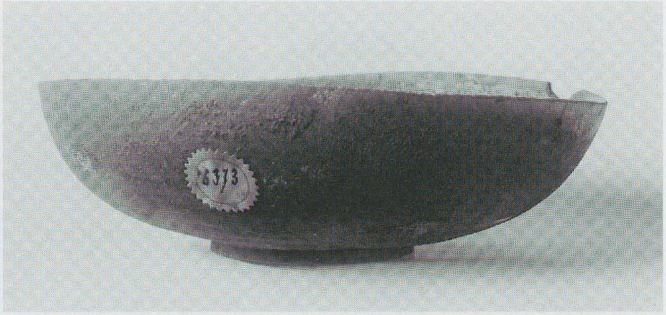

Fig. 52. Coupe de Roger de Vico Pisano, XIII e siècle (?). Photographie du début du XXe siècle.

d'autre par une tête de serpent. La pierre taillée en facettes qui l'orne actuellement est une copie de l'original qui a été perdu[29] (fig. 51).

Une identification discutée : la tombe de Roger de Vico Pisano († 1220) ?

Si, dans l'état actuel des connaissances, l'attribution des deux sépultures précédentes paraît indiscutable, il n'en va pas de même de l'identification de la tombe épiscopale (n° 27 / actuel n° 62[30]) exhumée dans la travée centrale du déambulatoire, en face de l'absidiole. Depuis les fouilles dirigées par de Montet en 1880, les questions qu'elle soulève sont nombreuses. Contiendrait-elle la dépouille de l'évêque Roger de Vico Pisano ? A priori, tout semble l'indiquer. La tradition qui l'attribuait à Henri de Lenzbourg, fondateur de la cathédrale du XIe siècle, est d'emblée réfutée par de Montet, le *Cartulaire* situant la sépulture de cet évêque dans la nef. S'agirait-il plutôt de la tombe de Hugues de Bourgogne, mort en 1037[31] ? Cette thèse est à son tour écartée, en 1906, par Emmanuel Dupraz qui propose, sources documentaires à l'appui, une attribution à Roger de Vico Pisano[32]. Quoi qu'il en soit, les objets trouvés dans cette sépulture, du fait de leur variété et de leur nombre, méritent une place de choix dans l'histoire du mobilier funéraire de la cathédrale.

La dépouille de l'évêque est mise au jour le 13 septembre 1880 et de Montet lui-même relate la découverte, dans un article publié dans la *Gazette de Lausanne* : « Son squelette était réduit à l'état de poussière, mais ses habits se trouvaient à peu près intacts et ne se détériorèrent qu'au contact de l'air. On put même conserver quelques petits morceaux d'étoffe et de doublure qui figurent au musée cantonal. Des débris de végétaux, retrouvés dans la partie des vêtements tournée contre le sol, font présumer que le corps était couché sur un lit d'herbes odorantes. Sur la poitrine était posée une écuelle de bois d'une finesse de travail admirable, contenant encore des graines pareilles à du cumin. Ce prélat ne semble pas avoir eu de mître. Quant à sa crosse, faite apparemment exprès pour un tombeau, elle n'était qu'en bois de sapin, recouvert autrefois d'un tissu, avec une volute dorée, sans aucun ornement. Nous crûmes voir un morceau de *pallium*. Des vêtements épiscopaux on pouvait encore distinguer une chasuble en soie rouge brochée, brunie par le temps ; une dalmatique de même couleur, mais unie et bordée d'un liseré d'or ; une aube aux manches très étroites, ornées au poignet par un assez large galon de même métal[33]. L'anneau pastoral privé de sa pierre ne présentait rien de caractéristique. Mais la pièce la plus curieuse de l'habillement était sans contredit la chaussure, souliers de cuir assez pointus, doublés d'une espèce de feutre et munis de semelles de liège cousues entre deux plaques de cuir mou. Ces souliers étaient fixés au pied par des cordons de soie passés dans des oreillettes. Ils étaient garnis par dessus d'un étroit ruban doré et couvert de nombreuses appliques de métal, entremêlées de quelques cabochons de verre coloré. »[34]

Un mobilier douteux… ou imaginaire ?

Ce passage vaut surtout pour son caractère testimonial ; en effet, depuis lors, la plupart des pièces mentionnées dans le compte rendu de Montet ont été perdues ou ne présentent pas (plus ?) les caractéristiques décrites[35]. Au chapitre des disparitions figurent l'anneau (16371) dont il semble que le chaton ait été triangulaire et l'écuelle – ou coupe à boire – en bois tourné (16373)[36], connue par une photographie ancienne (fig. 52) et un dessin. Par sa morphologie, elle peut remonter au XIIe siècle, mais son extrême minceur, déjà relevée en 1880, et surtout son remarquable, voire prodigieux, état de conservation, ainsi que l'absence presque totale de déformation ne semblent guère compatibles avec sa prétendue ancienneté[37]. La dorure de la crosse (16370 ; long. 83,3 cm) est, quant à elle, déjà signalée comme manquante en 1944[38] (fig. 53). Des vêtements qui couvraient la dépouille, il ne reste que des fragments de soie et de galons des XIe, XIIe et XIIIe siècles, provenant d'Espagne ou d'Italie[39]. Les éléments les plus singuliers trouvés dans la sépulture médiévale sont cependant, sans contredit, les restes de chaussures ornées d'entrelacs dorés (16372[40]), actuellement dépourvues de la verroterie et des applications mentionnées par de Montet. Considérées comme un spécimen exceptionnel de sandales liturgiques médiévales, ces chaussures ont toutefois récemment fait l'objet d'analyses scientifiques et techniques ayant pu démontrer leur date de fabrication récente, tout au plus de la deuxième moitié du XVIIIe siècle[41].

Fig. 53. Crosse de Roger de Vico Pisano, détail du crosseron avec sa volute, XIIIe siècle.

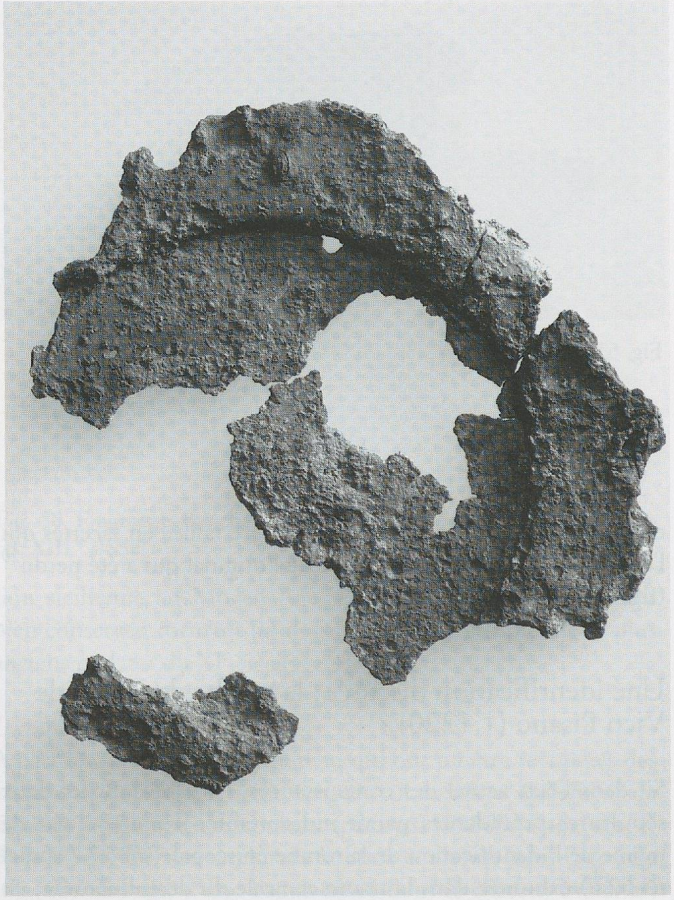

Fig. 54. Vestiges d'une petite patène en étain.

Autres trouvailles médiévales

Un mobilier problématique

Durant la campagne de fouilles dirigée par de Montet, deux autres tombes[42], situées à proximité de la précédente, furent explorées. La première avait déjà été visitée ; elle ne contenait que des ossements, probablement ceux du chanoine Antoine Gappet († 1484)[43]. La deuxième, moins profonde, paraissait être d'une date plus récente. Elle renfermait un squelette habillé de longs habits ecclésiastiques en damas rouge bruni.

« Plusieurs échantillons de cette étoffe, ainsi que des doublures de toile et de bourre de soie, enfin quelques fragments de sandales ont été transportés au Musée. Le désordre de la tombe, qui paraît aussi avoir été fouillée et l'absence d'insignes sacerdotaux ne laissent pas préciser le rang du personnage y enseveli. Toutefois, nous avons lieu de croire que ce fut un évêque, à en juger par la couleur de ses vêtements et par deux bandes de damas ressemblant aux fanons d'une mître. »[44]

Si ce dernier élément – la mitre – indique la dignité épiscopale, le rouge des vêtements est couleur cardinalice. « Cardinal et évêque, on trouve ces deux titres dans un personnage, qui a joué un rôle important dans la cathédrale, au quinzième siècle : il s'agit de Bernard de la Plaigne, évêque d'Acqs, élevé au cardinalat en 1440 par Félix V. »[45] Des habits trouvés dans cette sépulture, il semble que rien ne soit conservé. En effet, les lambeaux de tissu (16375) récupérés en 1880 sont apparemment perdus[46]. Pour ce qui est des sandales, elles disparaissent de la littérature après Montet.

Une patène en étain du Ier millénaire ?

Hormis les tombes traitées précédemment, plus ou moins bien identifiées, plusieurs sépultures médiévales anonymes possèdent un important mobilier funéraire qu'il convient également d'examiner. Ainsi, parmi les trouvailles, figurent les restes d'une petite patène en étain[47] (CAN/420 ; diam. d'origine env. 11 cm) provenant d'une tombe (n° 3) fouillée le 30 novembre 1909, située à l'extérieur de l'édifice, au pied du transept sud (fig. 54). Si l'hypothèse de Besson consistant à dater cette sépulture d'avant l'an 1000 s'avérait défendable[48], nous serions en présence de l'un des objets les plus anciens de la cathédrale-nécropole.

Ornements épiscopaux (XIIe-XIVe siècles)

Dans le cas de ces tombes anonymes, les trouvailles relèvent cependant, en règle générale, du domaine du textile. Parmi les fragments de vêtements sacerdotaux récupérés, une sépulture (n° 144[49]) fait exception de par sa richesse. Explorée le 13 janvier 1911 dans le cadre des fouilles effectuées au pied de la paroi du transept sud (devant l'ancien autel en marbre de Saint-Triphon)[50], elle recèle – dans un désordre caractéristique

Fig. 55. Parure d'amict, XIVe siècle. Etat en 1975.

des sépultures déjà visitées – un vestiaire épiscopal relativement complet. Le 16 janvier[51], on en retire les orfrois d'une mitre (58080) qui daterait des XIIe-XIIIe siècles. Constitués de soie et de fils d'or, *circulus* (deux fragments, long. 39 cm) et *titulus* (deux fragments, haut. 16 cm) sont ornés des motifs géométriques habituels et proviendraient d'Allemagne[52]. Signalons aussi un bout de galon (CAN/438) du XIIe siècle[53]; puis des lambeaux de vêtements dont le premier (CAN/437), du XIVe siècle, serait un travail d'origine perse[54] et le deuxième (CAN/439), datant des XIIIe-XIVe siècles et montrant deux cavaliers affrontés, dans un décor à la fois végétal et architectural, proviendrait de Venise[55]. De cette tombe si riche en étoffes précieuses, on retire finalement les restes d'une paire de chaussures (58085; long. 24,5 cm) du XIVe siècle d'origine italienne, en tissu de soie avec semelles en liège[56] (planche 4.b). L'ensemble des datations proposées ici devrait ainsi permettre de fixer au XIVe siècle l'époque à laquelle aurait eu lieu l'inhumation[57]. Du même caveau, restent à décrire deux pièces exceptionnelles dont la provenance exacte, longtemps oubliée, semble assurée désormais[58]. La première, une parure d'amict (58081; haut. 8,4 cm; long. 52,5 cm, env. 2 cm manquants) en soie brodée d'or et de fils de soie de couleur, est ornée d'un décor figuré (fig. 55). Celui-ci représente, dans des quadrilobes, le Christ en buste accompagné de quatre apôtres ou prophètes. Datant du XIVe siècle, ce pourrait bien être un travail savoyard[59]. La deuxième, une étole (58084; long. 278 cm) à bouts spatulés, constituée de soie brodée de fils d'or, serait un ouvrage anglais du XIIIe siècle[60] (fig. 56). Très proche de deux spécimens du même type ayant appartenu à saint Edmond de Cantorbéry – conservés dans le trésor de la cathédrale de Sens – sa présence à Lausanne n'est probablement pas fortuite. Nous pourrions en effet l'expliquer en prenant en considération la puissante influence artistique exercée, à cette époque, par les chantiers-cathédrales de Cantorbéry et Sens sur le siège épiscopal lausannois[61].

Fig. 56. Etole, XIIIe siècle.

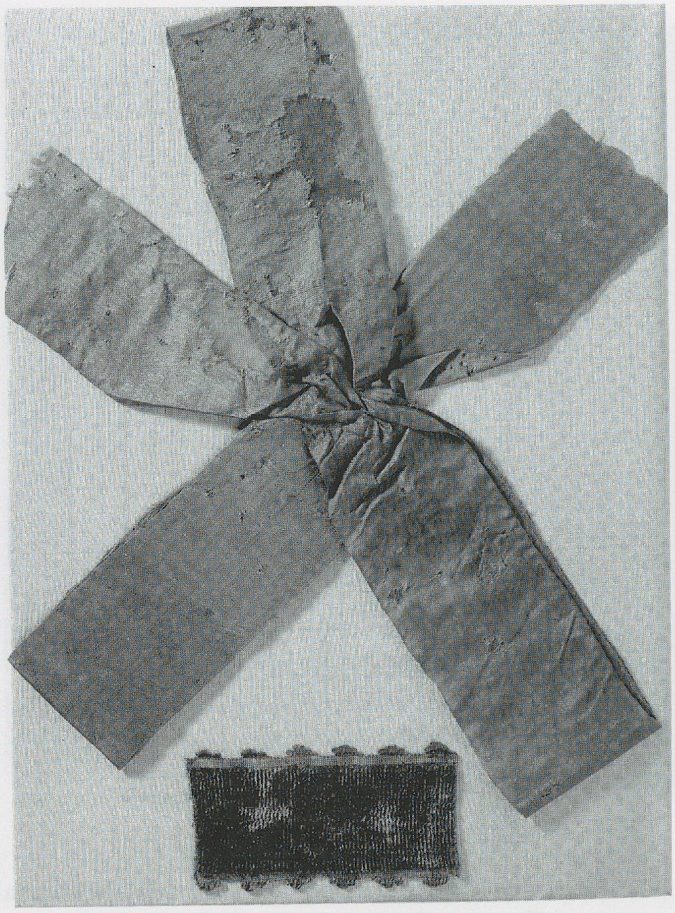

Fig. 57. Rubans, XVIIIe siècle.

L'ère moderne, parent pauvre

Si, comme nous avons pu le constater, le bas Moyen Age est largement représenté dans les sépultures fouillées, il n'en va pas de même des époques plus récentes. Bien qu'elles relèvent d'une autre problématique, laïque, elles font partie du mobilier funéraire de la cathédrale et à ce titre méritent d'être mentionnées. Quelques pièces postmédiévales ont été trouvées, mais celles-ci sont peu étudiées et, pour les éléments textiles, difficiles à rattacher à une époque précise. Le 8 décembre 1909, dans la tombe n° 6 du déambulatoire, qui devait vraisemblablement appartenir aux nobles de Goumoëns, on découvre d'importants fragments de rubans[62], dont deux spécimens sont encore conservés (fig. 57). Le premier est en velours (58073 ; 3,2 x 6,2 cm) ; le deuxième, en taffetas de soie, forme un nœud (58072 ; 19 x 15 cm ; larg. 3,7 cm). Ils ont prudemment été datés du XVIIIe siècle (?)[63]; l'usage de la tombe au cours du même siècle ajoute du crédit à cette hypothèse.

Le 21 décembre de la même année, les fouilles mettent au jour dans cette partie de l'édifice une tombe en brique de l'époque bernoise (n° 23), qui de par son emplacement pourrait avoir abrité la dépouille de la duchesse de Courlande (1748-1782) ou plus vraisemblablement celle de l'historien Charles-Guillaume Loys de Bochat (1695-1754)[64]. Elle contenait des éléments similaires en taffetas de soie: un ruban en forme de nœud (58074 ; 20 x 18 cm ; larg. 6,5 cm) et ce qui paraît être un fragment de chemise garni d'une ruche (58075 ; 9 x 20 cm). Ils ont été datés respectivement du XVIIIe siècle (?) et du XVIIe siècle (?)[65]. L'identité présumée du défunt permet de réduire la fourchette chronologique (planche 4.c).

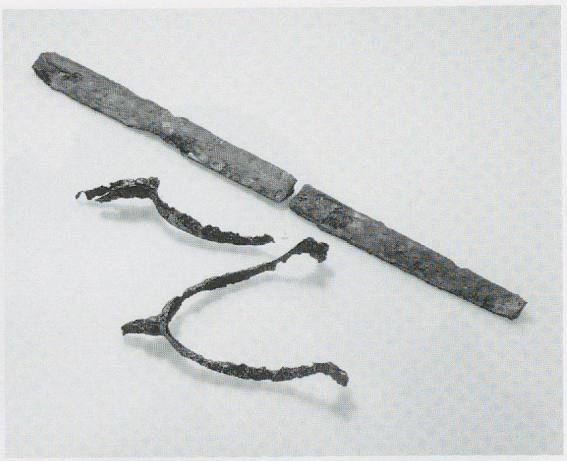

Fig. 58. Eperons, XVIIe siècle, et lame non datée, découverts dans la tombe 145 (chapelle de la Vierge).

Dans un caveau funéraire gothique perturbé (n° 145 / actuel n° 87[66]), découvert dans le transept sud près de la chapelle de la Vierge, on trouve, le 16 décembre 1910, une lame d'épée (HIS93/002 ; 34,5 cm), en deux morceaux indatables, ainsi que deux éperons (CAN/425, HIS93/003, HIS93/004 ; 11,2 x 9,3 cm ; 12 x 5,7 cm) très oxydés (fig. 58) ; ces derniers remontent au XVIIe siècle[67]. La tombe (n° 44) de Catherine Orlow, située dans la chapelle de la Vierge, contient, à son ouverture le 17 janvier 1910, le corps embaumé de la princesse morte en 1781, ainsi qu'un coffret recelant très probablement les viscères ; lorsque l'on dessoude un angle de cette boîte en plomb, « une odeur nauséabonde » s'en échappe. Le coffret est immédiatement remis à son emplacement primitif[68]. En dernier lieu, il faut citer l'acte de fondation du tombeau d'Henriette Stratford Canning, conservé dans un cylindre. Trouvé en 1966 à l'occasion du déplacement du monument de la chapelle des saints Innocents au cimetière du Bois-de-Vaux, cet objet est l'unique représentant du XIXe siècle dans la cathédrale-nécropole[69].

Liée aux aléas de son histoire, aux nombreux pillages, à des campagnes de fouilles parfois peu documentées, à de fausses attributions, à des disparitions enfin, une certaine confusion règne au sein du mobilier funéraire de la cathédrale-nécropole de Lausanne. En majorité toutefois, les objets issus des sépultures – qu'ils soient en bois, en métal ou en textile, fort anciens ou plus récents – sont relativement bien identifiés. La rareté de certains spécimens en a même fait des témoins de tout premier ordre à l'échelle européenne.

Notes

[1] Leur numéro d'ordre, donné dans le texte entre parenthèses, correspond au classement du *Journal* pour la période 1909-1912. Le second numéro, précédé du terme «actuel», fait référence à la numérotation donnée lors d'une nouvelle analyse du sous-sol de la cathédrale entre 1984 et 1992. Selon les observations consignées dans le *Journal*, plusieurs tombes avaient déjà été visitées, et cela parfois à des dates très reculées. Cf. p. 41.

[2] Aucune de ces campagnes n'a fait l'objet d'une publication d'ensemble. Albert de Montet rédige un court article (Montet 1881) et Albert Naef, en collaboration avec Gabriel Chamorel, dans un ouvrage très général sur l'histoire de la cathédrale, reproduit photographiquement seulement, sans les analyser, les divers objets trouvés dans les sépultures ; cf. Albert Naef, Gabriel Chamorel, *La Cathédrale de Lausanne*, Lausanne, 1929.

[3] A quelques rares exceptions près, ces objets sont conservés au MCAH. Leur numéro d'inventaire entre parenthèses est suivi de leurs dimensions.

[4] Les trouvailles textiles ont été admirablement mises en valeur par l'importante campagne de restauration dont elles ont fait l'objet. Entreprise en prévision de l'exposition de 1975 commémorant les 700 ans de la consécration solennelle de la cathédrale, elle a été confiée à la Fondation Abegg, Riggisberg (BE).

[5] Il est cependant loin d'être certain que les pièces trouvées sur ou auprès du défunt lui aient appartenu de son vivant, car bien souvent pour les tombes on avait recours à des garnitures de qualité secondaire et, même, fabriquées spécifiquement pour un usage funéraire.

[6] *Journal*, 29.11.1910, p. 163. – ACV, K IX 1217/66, Onglet 6, Dossier « Cathédrale Fouilles, 1909-1912 ». Tombe à caisson à dalles postérieure à la première église et antérieure à 1190, datée typologiquement entre le VIIIe et le XIe siècle, communication de Werner Stöckli, 2005, que nous remercions de son aide précieuse et amicale.

[7] Combinaisons alternées des termes ABRA, ABRACA, ABRACAXO. Comme l'écrit Deonna dans sa très savante interprétation de l'objet, l'inscription « multiplie les croix, réitère le mot *abra* et ses variantes. La répétition d'un emblème protecteur ou d'un mot mystique en intensifie la valeur, et c'est pourquoi les formules magiques et talismaniques en font depuis l'Antiquité un grand usage », Deonna 1944, pp. 119, 126. Abracadabra = mot magique utilisé en médecine déjà vers 200 ap. J.-C. ; cf. Hanns Bächtold-Stäubli, *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, 1, Berlin, rééd. 1987, p. 95.

[8] Deonna 1944, p. 117.

[9] Besson 1921, rééd. 1979, p. 40, pl. XXIV. – Société Vaudoise d'Histoire et d'Archéologie. Séance du 31 octobre 1917, *RHV*, 1918, pp. 30-31. Importante bibliographie dans *Cathédrale 700e*, 1975, p. 127.

[10] Jörg 1984, 2, pp. 68-69, fig. 34.

[11] *Cartulaire*, p. 38. – *Descendence (Manuscrit de Moudon)*, p. 353. – *Journal*, 9.12.1911, p. 215 et Procès-verbaux de l'ouverture des tombes rédigés le 12.12.1911, pp. 223-227.
L'identification des deux évêques a été remise en question par Charles Vuillermet (Vuillermet 1915), mais finalement confirmée par Marius Besson (Besson 1930) qui s'appuie sur la datation du mobilier funéraire pour mettre fin à la polémique, mobilier trouvé dans des tombes intactes selon les observations unanimes des témoins. Il s'agit de deux tombes maçonnées faites de grandes dalles de molasse, cf. Auberson 1992, pp. 73-74.

[12] *Journal*, 12.12.1911, p. 223 : « En présence de M.M. les Conseillers d'Etat C. Decoppet, P. Etier et Oyex-Ponnaz, de la Commission spéciale des fouilles, composée de 3 membres, M.M. Naef, archéologue cantonal, Bron, architecte de la Cathédrale et Besson, professeur à Fribourg, de M.M. Gauthier, Chef du Service des Cultes, Pahud, curé de Lausanne, Dupraz, curé d'Echallens, Enlart, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, à Paris, et Beauverd, dessinateur à la Direction des Travaux de la Cathédrale. »

[13] *Journal*, 12.12.1911, pp. 223-225.

[14] Probablement inventoriée sous le numéro CAN/424-5.

[15] A tort, on a attribué à Amédée le reste de chaussures inventorié dans le lot CAN/449 ; en réalité ceux-ci proviennent de la tombe dite de Vico Pisano.

[16] Le fragment CAN/424-3 semble également appartenir à la crosse.

[17] Besson 1930, p. 22.

[18] Les parties manquantes du calice, dont il subsiste quelques fragments (CAN/424-1), ont été reconstituées pour l'exposition de 1975, de manière à conférer au pied une forme très évasée et largement incurvée en élévation ; peut-être l'original revêtait-il un aspect plutôt conique.

[19] *Jura, treize siècles de civilisation chrétienne*, Delémont, 1981, p. 18.

[20] Joseph Braun, *Das christliche Altargerät in seinem Sein und in seiner Entwicklung*, Hildesheim, 1932, rééd. 1973, pp. 44, 72-73, 86, 142-143, pl. 11.
Les photographies envoyées par Marius Besson (Besson 1930, p. 22) à Joseph Braun permettent à ce dernier de comparer le calice aux deux plus anciens exemples du même type alors connus, trouvés dans les tombes des archevêques de Trèves, Alberon († 1152) et Hillin († 1169). Autres comparaisons du point de vue morphologiques, à Huy, Siegburg, Speyer et peut-être Verdun ; cf. Victor H. Elbern, « Der eucharistliche Kelch im frühen Mittelalter. Neue Funde und Forschungen », *Arte medievale*, 2, IX, 1995/1996, p. 22.

[21] Schmidt 1958, pp. 195-206. – Braun 1907, rééd. 1964, pp. 458-474. – Abegg 1975, 31. – *Cathédrale 700e*, pp. 128-129.

[22] CAN/447, CAN/448, CAN/424-4. Abegg 1975, 32-33.

[23] Intacte, située au sud de celle d'Amédée.

[24] *Journal*, 12.12.1911, pp. 226-227.

[25] CAN/440, CAN/441, CAN/442, CAN/443, CAN/444, CAN/453 et partiellement 58083. Abegg 1975, 24-28.

[26] Certains fragments sont conservés sous d'autres numéros d'inventaire, soit CAN/445, CAN/446.

[27] Volken/Huguenin 2004.

[28] Braun 1907, rééd. 1964, pp. 399-419. – Besson 1930, p. 23.

[29] *Cathédrale 700e*, p. 136.
En 1944, quand Bach publie son étude sur le mobilier funéraire de la cathédrale, l'anneau était probablement encore serti de la pierre d'origine ; cf. *MAH, VD* II, pp. 329-330.

[30] Caisson rectangulaire maçonné, cf. Auberson 1992, p. 74.

[31] *Cartulaire*, p. 30. – Montet 1881, pp. 17-19.

[32] Dupraz 1906, pp. 558-561.

[33] La mention du *pallium* et des vêtements sacerdotaux permet à Dupraz (Dupraz 1906, pp. 559, 562) de prétendre que le récit de Montet concorde « parfaitement avec les renseignements que donne le cartulaire sur l'évêque Roger » (« Fuit sepultus cum pontificalibus et etiam pallio », *Cartulaire*, p. 40).

[34] Montet 1881, p. 15. – Dupraz 1906, p. 563, liste des objets déposés au MCAH avec leurs numéros d'inventaire.

[35] Facteur contribuant à la confusion, certains objets ont également été mélangés au produit des fouilles de 1909.

[36] Bach signale en 1944 que l'anneau avait déjà été égaré, mais que la coupe était encore conservée dans les collections du musée ; cf. *MAH, VD* II, pp. 326-327. La disparition de cette dernière a été signalée en 1952 (correspondance fonds ACV, ACaL).

[37] Appréciation de Claude Veuillet, expert en bois auprès du Service des monuments historiques du canton de Vaud, qui s'est aimablement penché sur les reproductions de cet objet.

[38] *MAH, VD* II, p. 326.

[39] 16374 a-c, 58076, 58077, 58078, CAN/433. Abegg 1975, 11-14.
[40] D'autres fragments, inventoriés sous des numéros différents, dont l'un attribué à tort à la tombe d'Amédée, ont été retrouvés, soit CAN/414, CAN/416, CAN/434, CAN/435, CAN/449, CAN/454. – Abegg 1975, 15-16, 34. Parmi ceux-ci, certains fragments, laissés dans la tombe en 1880, ont été (re?)trouvés en 1909 seulement ; cf. *Journal*, 28.12.1909, p. 96.
[41] Volken/Huguenin 2004. Cf. pp. 67 sq.
[42] Celles-ci ne sont pas signalées dans le *Journal*.
[43] Dupraz 1906, pp. 560-562.
[44] Montet 1881, p. 17.
[45] Dupraz 1906, p. 563.
[46] Dernière mention dans Dupraz 1906, p. 563. En 1944, Bach ne parvient déjà plus à les retrouver (*MAH, VD* II, p. 327, n. 3). Il semblerait toutefois que d'importants restes de damas bruni, orné de grenades et de fleurs à cinq pétales, aient été attribués diversement et à tort à différentes tombes, en majorité à celle dite de Vico Pisano (16374 a-c) et un fragment à la tombe 144 (CAN/450) ; cf. *MAH, VD* II, pp. 327, 332. Trouvé au printemps 1880, un lambeau (30996) provenant d'une sépulture de chanoine inconnue – accompagné d'un morceau de cercueil en bois – doit être rattaché au même ensemble. Selon Abegg 1975, 38, ce tissu est de fabrication chinoise du début du XVIIIe siècle et destiné au marché européen ; cf. aussi Schmidt 1958, pp. 273-284. Or, contradiction évidente, les sépultures concernées datent des XIIIe-XIVe siècles. Serait-il possible, malgré tout, d'attribuer les restes de damas à la tombe de Bernard de la Plaigne inhumé au XVe siècle ? La Fondation Abegg tend à privilégier cette piste, vu l'emplacement de la sépulture, soit à proximité immédiate de celle de Vico Pisano, et les signes manifestes de profanation qu'elle présentait. Des lacunes en matière de documentation et d'inventorisation, de nombreuses manipulations ainsi qu'une connaissance moins pointue du corpus des textiles, au début du XXe siècle, ont dû engendrer des confusions impossibles à lever aujourd'hui.
[47] Qualifiée à tort dans le *Journal*, 30.11.1909, p. 88, de « fragment de plomb de forme cintrée (joint) ».
[48] *Journal*, 27.12.1910, p. 96.
[49] Apparemment non conservé après les fouilles de 1911.
[50] *Journal*, 13.1.1911, p. 173.
[51] *Journal*, 16.1.1911, p. 175.
[52] Abegg 1975, 22.
[53] Abegg 1975, 20.
[54] Schmidt 1958, pp. 123-144. – Abegg 1975, 19.
[55] Abegg 1975, 21.
[56] Grâce aux conservateurs de la Fondation Abegg, la forme originelle des chaussures a pu être reconstituée à partir des lambeaux de soie et des semelles conservés, cf. Abegg 1975, 23.
[57] L'attribution à cette tombe, dès 1911, du fragment CAN/450 datant du XVIIIe siècle, demeure toutefois problématique ; cf. note 46. Elle pourrait être l'indice d'une réouverture de la sépulture à l'époque moderne ou simplement d'une erreur d'inventorisation.
[58] D'après l'ancien registre des photographies et d'autres documents écrits, ces pièces, photographiées au moment de leur découverte, proviennent de cette même tombe n° 144.
[59] Braun 1907, rééd. 1964, pp. 32-44. – Abegg 1975, 36.
[60] Braun 1907, rééd. 1964, pp. 590-601. – Abegg 1975, 35 qui a reconstitué la pièce.
[61] *Cathédrale 700e*, p. 140.
[62] *Journal*, 8.12.1909, p. 91, découverte d'une sépulture contenant des ossements et deux cercueils. Pour l'identification de la tombe, cf. p. 32.
[63] Abegg 1975, 1-2. – *Cathédrale 700e*, p. 137, pour la datation.
[64] *Journal*, 21.12.1909, p. 94. Tombe démolie probablement en janvier 1910. D'après le rapport de Charles Vuillermet, il doit s'agir de la tombe de l'historien; cf. pp. 50-51.
[65] *Journal*, p. 94 ne signale pas ces découvertes textiles. – Abegg 1975, 9-10. – *Cathédrale 700e*, p. 137, pour la datation.
[66] Caveau voûté maçonné, cf. Auberson 1992, p. 76.
[67] *Journal*, 9.12.1910, p. 168-169. – *MAH, VD* II, p. 333, attribue à tort le n° 165 à ce caveau. Datation des objets par feu Antoine Mannella, 1993.
[68] *Journal*, 6-7.1.1910, p. 100 et Procès-verbal d'ouverture de la tombe, 17.1.1910, pp. 102-105. Cf. p. 52.